

Marie Vrinat-Nikolov

LES DISCOURS SUR LA TRADUCTION DANS L'ALLEMAGNE DES XVIII^e ET XIX^e SIECLES :

« AMENER LE LECTEUR VERS L'AUTEUR » L'ALLEMAGNE, POINT DE RENCONTRE DES LITTÉRATURES PAR LA TRADUCTION¹

De même qu'il est impossible d'appréhender dans tout son sens et son ampleur le rôle joué par la traduction à l'orée de la Renaissance et de l'humanisme sans faire un "détour" par l'empire arabe du IX^e siècle et l'Andalousie des XII-XIII^e siècles, de même la pensée sur la traduction telle qu'elle s'exprime dans l'Allemagne romantique et classique représente un tournant capital dans la pensée européenne sur la traduction, annonciatrice des interrogations du XX^e siècle.

Comme Antoine Berman l'a souligné dans *L'Epreuve de l'étranger*, à partir de la moitié du XVIII^e siècle, la tradition allemande de la traduction s'édifie sur une double base : *par rapport* à la traduction de Luther, fondatrice de la langue littéraire allemande, et *contre* la traduction-adaptation à la française (XVII-XVIII^e siècles).

Si l'on ne peut parler à proprement parler de théories de la traduction, excepté la conférence donnée par Friedrich Schleiermacher en 1813 à l'Académie royale des Sciences de Berlin, "Sur les différentes méthodes de traduction", celle-ci est au cœur des débats et polémiques, intégrée dans la pensée critique, herméneutique et linguistique.

Jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle : acclimatation du texte à la langue et au public cibles

❖ Influence de la France des Lumières

A cette époque, le Saint Empire romain-germanique englobe des territoires souverains très différents, où l'on ne parle pas la même langue. A la suite de la guerre de Trente ans, consacrant la victoire de la France, l'Allemagne se retrouve disloquée et dépeuplée ; alors que, un siècle plus tard, elle sera le berceau d'une culture des plus brillantes, au début du XVIII^e siècle elle est en retard dans tous les domaines et compense la relative pauvreté de sa littérature par une grande entreprise de traduction.

Au sein de ces Etats allemands, c'est la Prusse qui, au XVIII^e siècle, conquiert une position dominante, aussi bien sur les plans économique et social que culturel, sous l'égide de Frédéric II, despote éclairé loué par les philosophes français des Lumières. Du reste, la pensée philosophique est au cœur de la vie intellectuelle (Leibniz, Kant). La littérature est traversée par plusieurs courants et mouvements (*Aufklärung*, classicisme, *Sturm und Drang*, romantisme) qui vont influencer les modes de traduire. C'est une période de grand essor de la traduction, des Anciens, Romains et Grecs, mais aussi des écrivains français, anglais, allemands, russes, orientaux, etc. Dans la première moitié du siècle, sous l'influence des Lumières, on traduit surtout les Anciens mais aussi du français, phare littéraire de l'Europe, avant tout ce qui peut être utile pour l'instruction du peuple. Le traducteur et universitaire Johann Gottsched offre au public allemand

¹ Faute d'un accès direct à d'autres sources que celles mentionnées, je m'appuie principalement dans ce chapitre sur l'ouvrage d'Antoine Berman consacré à la traduction dans l'Allemagne classique et romantique.

Fontenelle, Xénophon, Horace, Cicéron, six volumes de dramaturges français : c'était un si grand admirateur du siècle classique français qu'il voulait plier le théâtre allemand à la règle des trois unités et créer une académie pour purifier et uniformiser l'allemand, sur le modèle de l'Académie française.... Il fonde une revue, tribune de débats et de critique de la traduction où, semble-t-il, on discutait d'abord le style du traducteur ensuite seulement son exactitude par rapport à l'original, à une époque où l'on traduit beaucoup et, si l'on en croit certains témoignages de l'époque, pas toujours bien (Gottsched parle de "manie de la traduction"). Dans des textes accompagnant ses traductions, il analyse les difficultés rencontrées et se pose en didacticien soucieux d'aider les débutants. L'accent est mis, comme en France, sur le plaisir du lecteur. Il expose aussi l'idée que la traduction est formatrice pour l'écriture, dans la mesure où elle présuppose une lecture analysante du texte traduit, de ses lois et techniques. Quant aux préceptes qu'il donne, ils rejoignent ceux qui ont été écrits à la fin du siècle précédent en France : ne pas traduire mot à mot mais phrase par phrase ; avoir recours à des termes couramment utilisés dans la langue cible (ne pas sentir la traduction), conserver le style de l'auteur (mais avec le droit de segmenter des phrases jugées trop longues) ; enfin, il préconise la confrontation de traductions avec l'original dans un but éminemment formateur.

❖ La tradition luthérienne

La grande référence en matière de traduction, en Allemagne, est la Bible traduite par Luther (1521/1534), dont le rôle pour la formation de la langue écrite allemande est considérable. Luther, on l'a vu, consacre la langue courante et populaire car il vise à créer une œuvre accessible au peuple allemand afin d'asseoir le nouveau courant religieux qu'est la réforme. Il germanise donc à dessein les Ecritures, et on lui a reproché d'avoir modifié, voire altéré le texte sacré. Ce faisant, il élevait le dialecte qui était le sien (le *Hochdeutsch*) au statut de langue commune, capable de rivaliser avec le latin.

Ainsi, au début du siècle, sous l'influence à la fois des Lumières françaises et de la tradition traductive héritée de Luther, le mode de traduire allemand ne se distingue guère du mode de traduire français contemporain.

Essor de la traduction – premières réactions contre la traduction à la française

Bodmer, Bretinger, Lessing et Herder seront les premiers à réagir contre la conception de la traduction comme adaptation aux normes et au goût du public, contre la négation de l'étranger dans la traduction, et seront suivis aussi bien par des écrivains classiques (Wieland, Schiller, Goethe) que par les romantiques (les frères Schlegel, Novalis, Tieck) réunis autour de l'*Athenäum*. C'est que l'horizon traductif change. Ce qui est en train de naître, c'est le besoin d'une culture qui passe par l'élargissement aux cultures étrangères et, pour mieux les connaître, par une traduction plus fidèle, c'est-à-dire qui restitue "les traits propres, l'expression et le ton de l'original étranger, son aspect dominant et la nature de son génie poétique" (Herder). Ce besoin de culture comme ouverture sur l'étranger, épreuve de l'étranger pour mieux se connaître soi-même, se manifeste aussi par l'essor de la philologie, de l'orientalisme, du comparatisme, des recherches sur le folklore, etc., et tout à fait significative est la définition que donne Friedrich Schlegel de la culture :

"Ce qui la [l'œuvre cultivée] couronne et l'achève, c'est comme dans l'éducation d'un jeune Anglais, le *grand tour*. Il faut qu'elle ait voyagé à travers les trois ou quatre continents de l'humanité, non

pour limer les angles de son individualité mais pour élargir sa vision, donner à son esprit plus de liberté et de pluralité interne, et par là même plus d'autonomie et d'assurance."

Bien sûr, les choix culturels divergent entre partisans des Anciens et des Modernes, classiques et romantiques mais ils partagent tous cet esprit de culture universelle qui aboutit à un véritable programme de traductions :

- de l'Antiquité : Platon traduit par F. Schlegel, Mendelssohn ; Sapho par Goethe ; Horace par Wieland et Ramler ; Euripide et Virgile par Schiller ; Homère, Virgile et Ovide par Voss ;
- du français (un peu en recul) : Diderot (Schiller), Batteux (Schlegel),
- de l'anglais : Shakespeare est traduit par Herder, A. Schlegel, Tieck et Voss ;

La nouveauté, c'est l'essor de traductions d'autres langues :

- de l'italien : Dante (Meinhard et Schlegel qui traduit aussi Pétrarque et l'Arioste) ; Goldoni, le Tasse, etc.
- de l'espagnol : Caldéron par A. Schlegel, Cervantes par L. Tieck ;
- ouverture au danois, au russe, au néerlandais, à l'Orient (arabe, sanskrit, hindou),

A la foire de Leipzig, sur les six mille livres proposés au public, plus de la moitié sont des traductions.

Réflexion sur la traduction

✓ **Novalis et les frères Schlegel : la traduction comme art, la critique comme science (1797/98)**

Le retour à l'Antiquité, la traduction pensée comme art et la critique comme science, l'union de la poésie et de la philosophie, tout cela fait partie du programme romantique du groupes d'écrivains réuni autour de l'*Athenäum* dont Friedrich Schlegel et Novalis sont les plus illustres représentants, August Wilhelm Schlegel étant l'un de ses traducteurs les plus féconds (ainsi qu'un critique et poète).

Deux textes de Novalis permettent de mieux cerner la pensée romantique sur la traduction : une lettre adressée en 1797 à A.W. Schlegel qui vient de commencer sa grande traduction de Shakespeare, et un fragment de *Grains de pollen* (1798).

Dans la lettre, Novalis évoque la spécificité de l'horizon traductif allemand qui lui est contemporain, à travers le prisme de la réception romantique :

"Bien que nous traduisions depuis longtemps et que ce penchant pour la traduction soit national – dans la mesure où il n'y a quasiment pas d'auteur allemand qui n'ait pas traduit et qui y fait autant œuvre de création que pour une œuvre originale – il me semble que l'ignorance n'est nulle part aussi grande qu'à propos de la traduction (...). En dehors des Romains, nous sommes la seule nation qui ait vécu de façon aussi irrépressible l'impulsion de la traduction et qui lui soit infiniment redevable de culture (...). C'est seulement pour nous que les traductions sont devenues des élargissements. Il faut de la moralité poétique et un sacrifice de son penchant propre, en outre, pour se soumettre à une véritable traduction. On traduit par amour authentique du beau et de la littérature de sa patrie. Traduire est autant faire de la poésie que produire des œuvres propres – et plus difficile et plus rare. En fin de compte, toute poésie est traduction."

Cette fierté de l'immense travail accompli en matière de traduction, cette conscience d'enrichissement qui lui est dû, semblent marquer profondément les écrivains des XVIII^e et XIX^e siècles en Allemagne.

Dans *Grains de pollen*, il distingue, comme Goethe, trois sortes de traduction (mais qui n'ont rien à voir avec la typologie de ce dernier) et critique lui aussi la traduction transformante à la française :

1. les traductions mythiques qui "présentent le caractère pur, achevé de l'œuvre d'art individuelle." Elles ne nous donnent pas l'œuvre d'art réelle mais son idéal. Il n'existe encore, à ce que je crois, aucun modèle complet de ces traductions (...) Il y faut une tête dans laquelle esprit poétique et esprit philosophique se sont pénétrés dans toute leur plénitude." ;
2. les traductions grammaticales ou traduction au sens habituel du terme ;
3. les traductions transformantes ; en soi, elles appartiennent "à l'esprit poétique le plus haut" mais "tombent facilement dans le travestissement, comme le Homère de Bürger en iambes, l'Homère de Pope et les traductions françaises dans leur totalité."

✓ **Friedrich Schleiermacher : "Sur les différentes méthodes de traduction" (1813)**

Antoine Berman souligne que ce discours, prononcé devant l'Académie Royale des Sciences de Berlin en 1813, est "la seule étude systématique et méthodique" sur la traduction dans l'Allemagne de l'époque, étude qui situe la traduction dans le champ de l'herméneutique, place la subjectivité du traducteur au cœur de la problématique sur la traduction et demeure actuelle. On lui doit la présentation et la traduction de ce discours que l'on peut suivre dans son déroulement :

1. Délimitation du champ : traduction au sens large (intralinguistique) et au sens restreint (interlinguistique) ;
2. Différence entre interprète et traducteur, interprétariat et traduction ; cette différence se manifeste par le degré de présence de l'auteur dans l'original ; l'interprétariat est un simple truchement, la traduction se développe dans le domaine supérieur de l'art et exige "d'autres forces et d'autres habiletés", ainsi que de "connaître d'une autre manière l'écrivain et sa langue". Ce qui distingue "le traduire authentique" de la simple transposition orale, c'est l'unité entre la pensée et le discours, d'une part, de l'autre le double rapport instauré entre le sujet et la langue : celui-ci est agi par la langue mais il agit aussi sur la langue. Le langage n'est ici envisagé pas uniquement comme *communication* mais aussi comme *expression*. D'où il s'ensuit que :

"Pour que ses lecteurs puissent comprendre, ils doivent saisir l'esprit de la langue qui est la langue natale de l'écrivain, ils doivent pouvoir intuitionner sa façon de penser et de sentir ; et pour parvenir aux deux choses, il [le traducteur] ne peut leur offrir que sa propre langue, qui ne coïncide jamais pleinement avec l'autre, et que lui-même, avec sa connaissance plus ou moins grande de l'auteur, avec l'admiration et l'approbation plus ou moins grande qu'il lui voue."

Tâche hautement difficile et Schleiermacher décrit aussitôt deux pis-aller de la traduction lorsque celle-ci échoue : la paraphrase et l'imitation.

Mais qu'est-ce que le véritable traducteur, dans ce cas ? Voici la réponse à cette question :

"Mais alors quels chemins peut prendre le véritable traducteur qui veut rapprocher réellement ces deux hommes si séparés : l'écrivain d'origine et son lecteur, et faciliter à celui-ci, sans l'obliger à sortir du cercle de sa langue maternelle, la compréhension et la jouissance les plus exactes et complètes du premier ? A mon avis, il n'y en a que deux. Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. Les deux chemins sont à tel point différents qu'un seul des deux peut être suivi avec la plus

grande rigueur, car tout mélange produirait un résultat nécessairement fort insatisfaisant et il serait à craindre que la rencontre entre l'écrivain et le lecteur n'échoue totalement."

La traduction comme rencontre entre l'écrivain et le lecteur, c'est une voie qui sort des sentiers battus d'une fidélité réclamée mais mal définie et au contenu souvent contradictoire. Schleiermacher propose une alternative consciente aux anciennes dichotomies (même s'il en propose encore une) :

"Ainsi donc, tout ce qui se dit encore à propos des traductions selon la lettre ou selon le sens, des traductions fidèles ou des traductions libres, ou toute expression entrée en vigueur, même s'il s'agit de méthodes différentes, doit pouvoir se réduire aux deux méthodes mentionnées."

Si c'est le premier mode de traduire qu'il préconise, il montre également qu'il faut des conditions de production particulières (et la France est certainement visée dans son esprit, parmi les pays ne les offrant pas) : en effet, les traductions amenant le lecteur vers l'auteur présupposent que la langue d'arrivée soit souple et ouverte aux innovations et qu'elles ne soient pas des phénomènes isolés, sinon leur validité est entachée. Il faut que le peuple qui va accueillir l'étranger soit mûr pour cela, qu'il n'ait pas peur de perdre sa propre identité en recevant l'étranger.

A l'inverse, Schleiermacher, tout comme la plupart de ses contemporains allemands, montre bien que pensée et expression sont intimement liées et qu'un auteur s'exprimerait donc de manière différente dans la langue qui le traduit. Ce mode de traduire, comme si l'auteur avait écrit directement, est pour lui "vide et négatif".

Comme Humboldt, Schleiermacher prône la pluralité des traductions à partir d'une même œuvre, comme dépassement de la subjectivité de chacune.

On retrouve chez lui, comme chez Goethe, l'idée que traduire est devenu une nécessité pour le développement de la culture allemande et que l'allemand peut devenir une sorte de langue universelle de la culture (remarquons au passage que le XVIII^e siècle est décidément l'époque du désir d'universalité linguistique et culturelle puisque, comme le souligne Jean Breuillard, "il est intéressant de noter que l'universalité de la langue russe sera, comme la clarté pour le français, un *topos* extrêmement vivace : un véritable dogme", au moment où la Russie connaît une véritable crise d'identité culturelle) :

"Nous autres, Allemands, même si nous écoutions ce conseil [recourir à la paraphrase], nous ne le suivrions pas. Une nécessité interne dans laquelle s'exprime clairement une tâche authentique de notre peuple, nous a poussés à la traduction en masse ; nous ne pouvons reculer, nous devons aller de l'avant. De la même manière, peut-être, qu'il a fallu apporter et cultiver ici de nombreuses plantes étrangères pour que notre sol devienne plus riche et plus fécond, et notre climat plus doux et plus agréable, nous sentons aussi que notre langue, qui se meurt insuffisamment à cause de l'inertie nordique, ne peut s'épanouir et développer pleinement sa propre force qu'à travers les contacts les plus variés avec l'étranger. Et cela coïncide apparemment avec le fait que notre peuple, à cause de sa considération pour l'étranger et de sa nature médiatrice, paraît être destiné à réunir dans sa langue, avec les siens propres, tous les trésors de la science et de l'art étrangers, comme dans un grand ensemble historique au centre et au cœur de l'Europe, afin qu'avec l'aide de notre langue chacun puisse jouir de la beauté produite par les époques les plus diverses, avec toute la pureté et la perfection possibles à un étranger. Cela semble être, en effet, la véritable finalité de la traduction à grande échelle, telle qu'elle est maintenant familière chez nous. "

Tout oppose le discours allemand des XVIII^e et XIX^e siècles au discours français des XVII^e et XVIII^e : à la fierté engendrée d'un côté par la prétendue clarté inhérente au français (alors que, on l'a vu, les autres langues étaient la plupart du temps critiquées ou tout juste considérées avec condescendance), s'oppose le sentiment d'une langue encore imparfaite mais amendée par le contact avec l'étranger ; à l'euphorie de l'universalité européenne, la conscience d'une nature ouverte, médiatrice et messianique...

✓ **Wilhelm von Humboldt : la traduction comme espace entre l'étranger et l'étrangeté du texte (1816)**

Dans sa préface à sa traduction de *l'Agamemnon* d'Eschyle, Humboldt expose sa vision de la tragédie grecque, du langage et de la traduction. La réflexion sur la traduction se trouve ainsi intimement liée à celle sur le langage. Il commence par qualifier la traduction de "l'une des tâches les plus nécessaires dans une littérature" pour deux raisons : d'abord pour l'accès qu'elle donne à des littératures et cultures sinon inconnues, ensuite parce qu'elle permet l'enrichissement des qualités expressives de la langue cible. Or enrichissement de la langue et enrichissement de la nation vont pour lui de pair. Il pose alors une exigence de fidélité qu'il définit ainsi :

"Cette fidélité doit viser le véritable caractère de l'original et non, en le négligeant, ses aspects contingents, de même qu'en général, toute bonne traduction doit provenir d'un amour simple et sans prétention pour l'original (...). En vérité, il faut attacher à cette conception l'idée que la traduction porte en soi une certaine coloration d'étranger, mais la limite où ceci devient un indéniable défaut est ici très facile à tracer. Tant que l'on ne sent pas l'étrangeté, mais l'étranger, la traduction a rempli son but suprême ; mais là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de son original."

La réussite d'une traduction se situe donc à l'intérieur du périmètre défini entre le nécessaire étranger dans le texte et l'intempestive étrangeté (pour Humboldt, c'est "le sentiment du lecteur sans parti pris" qui marquera la différence), périmètre franchi par Hölderlin qui, incorporant des éléments grecs dans sa langue, n'hésite pas dans ses traductions et ses poèmes à remonter à l'étymologie allemande et à donner aux mots un sens ancien, étrange pour ses contemporains.

Mais pour Humboldt, le pallier ne doit pas non plus être franchi en deçà de l'étranger :

Quand on va plus loin encore dans l'effroi répulsif devant l'inhabituel et que l'on veut éviter également l'étranger lui-même, ainsi qu'on entend facilement dire par ailleurs que le traducteur devrait écrire comme l'auteur aurait écrit dans la langue du traducteur (pensée émise sans qu'on ait réfléchi à ceci que, lorsqu'on ne parle pas simplement de sciences et de faits, aucun écrivain n'aurait écrit la même chose ni de la même manière dans une autre langue), on détruit alors toute traduction et toute son utilité pour la langue et la nation. Car d'où viendrait sinon, alors que tous les Grecs et Romains sont pourtant traduits en français, et certains de façon très remarquable dans la manière que j'ai dite, que pourtant pas la moindre parcelle de l'esprit antique ne soit passée avec eux dans la nation et que la compréhension nationale de celle-ci (car il ne peut être question de savants particuliers), n'ait par là en rien gagné ?"

Voilà donc critiquée la traduction-adaptation à la française qui ne laisse pas transparaître l'étranger. Humboldt développe cette idée où la traduction française, sans être nommée expressément cette fois, est toujours visée, tout en approfondissant l'exigence de respect au texte original :

"L'incapacité d'atteindre les beautés particulières de l'original conduit trop facilement à lui prêter des atours qui lui sont étrangers, d'où il se produit dans l'ensemble une couleur décalée et un ton différent (...). Une traduction ne peut ni ne doit être un commentaire. Elle ne doit contenir aucune obscurité qui proviendrait d'un emploi bancal des mots ou d'accords louches ; mais là où l'original ne fait que suggérer, au lieu d'énoncer clairement, là où il se permet des métaphores dont le rapport est difficile à saisir, là où il saute des idées intermédiaires, le traducteur aurait tort d'introduire de lui-même une clarté altérant le caractère du texte."

En termes modernes, on voit ici exprimée une véritable éthique du traducteur par rapport au texte original : traduire sans intervenir, ni pour rendre prétendument plus clair le texte d'arrivée, ni pour expliciter le suggéré. Pour finir, justifiant sa propre traduction ("j'ai suivi ce texte aussi précisément que possible"), il prône une traduction qui,

"entreprise avec rigueur historique et consciencieusement, avec toutes les réserves de l'érudition sur laquelle elle se fonde, et surtout avec un esprit de conséquence permanent, doit jaillir d'un seul esprit." En France, la leçon est entendue durant ce même siècle, celui des "traductions archéologiques". Il insiste également sur le rythme et l'aspect phonique du texte, particulièrement important dit-il dans une tragédie grecque, avec la conscience claire qu'ils participent pleinement du sens.

Il est intéressant de souligner également la nécessité de la pluralité des traductions d'une même œuvre : de cette pluralité peut naître une meilleure idée de l'original :

La partie de la nation qui ne peut elle-même lire les Anciens apprend également à les connaître mieux par une pluralité de traductions que par une seule. Ce sont comme autant d'images du même esprit ; car chacun restitue ce qu'il a saisi et pu présenter ; mais le vrai ne réside que dans l'original."

✓ Goethe : les trois sortes de traduction (1819)

Dans un texte fort connu du *Divan occidental-oriental*, Goethe distingue trois sortes de traduction qui sont, semble-t-il, autant d'étapes chronologiques dans l'histoire de la traduction :

"Il y a trois sortes de traduction. La première nous fait connaître l'étranger dans notre sens à nous ; pour cela, rien de mieux que la simple traduction en prose (...).

Une seconde époque vient ensuite, celle où l'on s'efforce, il est vrai, de s'adapter aux manifestations de l'existence étrangère mais où, en réalité, on ne cherche à s'approprier que l'esprit étranger, mais en le transposant dans notre esprit. J'appellerais cette époque *parodistique*, en prenant ce mot dans sa signification la plus pure (...). Les Français usent de ce procédé dans la traduction de tous les ouvrages poétiques (...). Le Français, de même qu'il adapte à son parler les mots étrangers, fait de même pour les sentiments, les pensées et même les objets ; il exige à tout prix pour tout fruit étranger un équivalent qui ait poussé dans son propre terroir (...).

Nous sommes arrivés à une troisième période, qui pourrait être nommée la suprême et dernière période, celle où l'on voudrait rendre la traduction identique à l'original, en sorte qu'elle puisse valoir non à la place de l'autre mais en son lieu. Ce mode de traduction rencontre d'abord la plus grande résistance ; car le traducteur qui serre de près son original renonce plus ou moins à l'originalité de sa nation et il en résulte un troisième terme auquel il faut que le goût du public commence à s'adapter (...). Mais pourquoi nous avons appelé la troisième période la dernière, c'est ce que nous allons indiquer en peu de mots. Une traduction qui vise à s'identifier avec l'original tend à se rapprocher en fin de compte de la version interlinéaire et facilite hautement la compréhension de l'original ; par là nous nous trouvons en quelque sorte involontairement ramenés au texte primitif et ainsi s'achève finalement le cycle selon lequel s'opère la transition de l'étranger au familier, du connu à l'inconnu.

Goethe distingue donc entre d'une part traduction-appropriation (la métaphore du terroir et de la plante étrangère que l'on veut greffer sur le sol d'accueil est très répandue au XVIII^e siècle, on la trouve déjà dans certaines préfaces de traducteurs français du XVII^e) et adaptation à la Nation cible, mode de traduire qualifié de français, et d'autre part traduction-identification avec l'original, ce mode de traduire étant le mode suprême puisqu'il achève le cycle étranger-familier, connu-inconnu.

Il ne faudrait cependant pas interpréter ce texte comme un appel au littéralisme car dans *Dichtung une Wahrheit*, il reprend l'opposition entre contenu du texte (son âme) et forme (corps) :

"Dans tout ce qui nous est transmis, et particulièrement par écrit, ce qui importe, c'est le fond, l'être intime, le sens, la direction de l'ouvrage ; c'est là que se trouve ce qui est originel, divin, efficace, intangible, indestructible ; ni le temps, ni les influences, ni les conditions extérieures n'ont de prise sur de fond primitif, du moins pas plus que la maladie du corps n'en a sur une âme bien faite. La langue, le dialecte, les idiotismes, le style et enfin l'écriture, devraient donc être considérés comme le corps de tout ouvrage de l'esprit."

C'est ce qu'il appelle le "pur contenu accompli", traduisible, alors que la forme est pour lui le lieu de l'intraduisible

Mais surtout, la traduction est investie de missions nouvelles, capitales dans l'esprit de celui qui pensa la "Weltliteratur", tout d'abord de régénérer les littératures nationales lorsqu'elles s'épuisent, les œuvres étant revivifiées par une bonne traduction :

"Les littératures nationales taries sont régénérées par l'étranger. (...) Chaque littérature finit par s'ennuyer en elle-même si elle n'est pas régénérée par une participation étrangère. "

Ensuite, elle doit favoriser l'apparition de la littérature mondiale et l'allemand a un rôle de tout premier plan à jouer dans "l'échange spirituel universel" des cultures :

"Celui qui comprend et étudie la langue allemande se trouve sur le marché où toutes les nations offrent leurs marchandises, il joue l'interprète, dans la mesure où il s'enrichit lui-même. Et ainsi faut-il considérer chaque traducteur comme un médiateur s'efforçant de promouvoir cet échange spirituel universel et se donnant pour tâche de faire progresser ce commerce généralisé. Quoique l'on puisse dire de l'influence du traduire, cette activité n'en reste pas moins l'une des tâches les plus essentielles et les plus dignes d'estime du marché d'échange mondial universel. Le Coran dit : Dieu a donné à chaque peuple un prophète dans sa propre langue. Ainsi, chaque traducteur est-il un prophète pour son peuple."

Conclusion

On voit se profiler chez un Goethe l'idée que la traduction a un caractère messianique avec l'image du traducteur comme prophète, idée qui sera reprise par Walter Benjamin au XX^e siècle, et surtout que, par la grande entreprise de traduction qui a vu le jour en Allemagne, l'allemand peut être le lieu de rencontre des diverses littératures : si le français demeure la langue universelle de communication en Europe, l'allemand peut jouer le rôle de langue universelle de la culture.

Les romantiques allemands transmettent à leurs "collègues" français la notion de régénération des littératures nationales par les littératures étrangères (ce qui est une autre mission de la traduction), qui sera reprise notamment par Madame de Staël et Victor Hugo.

Autre idée nouvelle, que l'on retrouve un peu plus tard en France : on traduit par amour d'un texte, par admiration et approbation d'un écrivain. On est bien loin de l'attitude d'arrogante critique des traducteurs français du XVII^e siècle !

Sources

- Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger, Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, 1984.
- Friedrich Schleiermacher, "Des différentes méthodes de traduire", *Les tours de Babel*, Trans-Europ-repress, 1985
- Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Paris, Seuil, 2000
- Goethe, *Le divan oriental-occidental*, 1819 (CD-rom Didak "l'Histoire de la traduction", Jean Delisle et Gilbert Lafond, université d'Ottawa)
- Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin, traducteurs, traductions, réflexions*, Presses universitaires de
- Henri van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, Paris, Duculot, 1991

LES DISCOURS SUR LA TRADUCTION DANS L'ALLEMAGNE DES XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

- *Portraits de traducteurs*, sous la direction de Jean Delisle, Les Presses de l'université d'Ottawa, Artois presses université, 1999.
- Jean Breuillard, "Être linguiste en Russie au XVIII^e siècle", *Cahiers Ferdinand de Saussure* 51/1998, Genève, 1999, pp. 77-93.